

d'être consolée; elle s'y prêta avec tant de douceur, mêla à ses consolations des raisonnemens si solides et si à la portée de mon intelligence, qu'aimer et réfléchir furent pour moi l'affaire d'un moment. Je m'abandonnai à ses conseils. La crainte de lui déplaire l'emportait sur la crainte de ses reproches, lorsque je les avais mérités. Que vous dirai-je ? dans l'espace de trois mois, je regagnai l'amitié de mes compagnes, je méritai les soins de mes maîtres, que jusqu'alors je croyais trop heureux d'être payés pour ne me rien apprendre; je m'attirai l'attachement de la gouvernante que l'on m'avait donnée, et qui plusieurs fois avait voulu me quitter, parce que je la battais. A douze ans, le tems perdu pour mon éducation était en grande partie réparé. Mon frère applaudissait à mes progrès, au changement de mon caractère; la sœur Sainte-Ursule en jouissait, c'était son ouvrage: elle mit de l'amour-propre à le perfectionner, et m'inspira chaque jour plus d'émulation et plus de modestie. En un mot, j'avais seize ans quand on me parla, pour la première fois, d'abandonner le couvent; cette nouvelle me fit de la peine. J'aimais l'étude, et surtout la retraite; non que la sœur Sainte-Ursule m'eût fait envisager la religion comme incompatible avec le monde; la bigoterie était au-dessous de ses idées; elle savait fort bien que j'étais destinée, par ma famille, à vivre dans la société, et la piété qu'elle m'inspira était aussi solide qu'éclairée. J'ai connu la douleur, et c'est alors que j'ai senti combien la force que l'on cherche dans le sein de la Divinité est au-dessus des consolations humaines. La religion serait née du malheur, si les âmes sensibles n'en eussent puisé le besoin dans la reconnaissance.

J'aurais désiré prolonger mon séjour au couvent; mais cela n'était pas possible. Mon frère était à la veille d'épouser une riche héritière de Saint-Domingue; elle était venue elle-même avec sa mère me faire une visite et me témoigner le désir que j'acceptasse un appartement chez elle. En sortant du couvent pour assister à ses noces, je ne devais plus y rentrer. La sœur Sainte-Ursule, malgré le chagrin que lui causait notre séparation, me félicitait la première de cette occasion de connaître le monde avant de m'y engager. « Ma chère enfant, me dit-elle, ce n'est pas notre faute si nos élèves profitent si rarement des soins que nous prenons de les former. Presque toujours elles ne quittent nos paisibles retraites que pour devenir épouses; ce passage trop prompt d'un état d'ignorance sur la société à un état qui en prescrit les devoirs les plus sacrés, nuit également aux vertus que nous leur avons inspirées et à celles qu'il leur conviendrait de cultiver. La piété, les talens, la modestie, sont utiles dans toutes les situations de la vie. Notre devoir est de les enseigner; mais j'ai souvent pensé que c'était à l'expérience et à la réflexion de faire naître sur le monde des idées qu'il nous est impossible d'avoir, et qu'il nous serait difficile d'expliquer, quand nous les aurions. Profitez donc d'une occasion aussi favorable, essayez votre liberté avant de la soumettre au joug de l'hymen; connaissez les plaisirs, afin de les apprécier et de savoir les subordonner à vos devoirs; et vous deviendrez, si le ciel le permet, aussi bonne épouse, aussi respectable mère, que vous avez été élève intéressante et docile. »

J'allai demeurer chez mon frère, et j'eus le loisir de vérifier la bonté des conseils de la sœur Sainte-Ursule. Les premiers mois de son mariage me firent regarder cet état comme le plus heureux. Ce n'étaient que fêtes, assemblées, prévenances de part et d'autre; ils ne pouvaient se quitter un seul instant sans chagrin, se rejoindre sans plaisir. Peu à peu la première ardeur se ralentit; ils se persuadèrent qu'ils ne s'aimaient plus, parce qu'ils avaient

cru follement qu'il s'aimeraient toujours et de la même manière.

Mon frère avait pris l'habitude de céder à toutes les volontés de sa femme, quand il n'en avait d'autres que les siennes; il parut bizarre et tyrannique quand il voulut faire des représentations. On se boudait, et le raccommodement tournait toujours au profit de l'autorité de ma belle-sœur. Malheur à l'homme imprudent qui commence à vivre avec son épouse comme avec une maîtresse; il risque la tranquillité du reste de sa vie. Des symptômes de grossesse mirent de nouveau mon frère aux genoux de sa femme; une chute de cheval qu'elle fit par une imprudence impardonnable dans sa position, lui ravit à la fois la santé, son enfant et l'amitié de son époux.

Nous apprîmes à cette époque la mort de mon père, et notre maison, naturellement triste depuis que la division s'y était glissée, le devint encore d'avantage. Mon frère avait évité de me laisser apercevoir le fond de son âme; mais, en nous occupant d'une douleur qui nous était commune, il ne put résister à me confier ses chagrins particuliers. Je n'hésitai pas à blâmer sa conduite; car ma belle-sœur avait des qualités essentielles, un cœur excellent. Il l'avait perdue par trop de complaisance, il pouvait l'éloigner entièrement par trop de froideur et de sévérité. Mes réflexions le touchèrent, et j'eus la satisfaction de rendre à ces époux qui m'intéressaient vivement, une tranquillité qui depuis ne fut jamais troublée. Ma belle-sœur, qui n'ignora point la conduite que j'avais tenue, et qui jusqu'alors m'avait plaisantée sur ce qu'elle appelait l'austérité de mes principes, me fit moins de démonstrations d'amitié et m'aima davantage.

Les hommes qui formaient notre société me répétaient souvent que j'étais belle, et savaient fort bien que j'étais une riche orpheline. Une habitation de soixante mille livres de revenu formait une dot qui eût donné des adorateurs à la femme la plus dépourvue d'attraits et de talens. Mais j'avais tellement pris l'habitude de réfléchir sur les devoirs de chaque état, que le mariage m'inspirait une sorte d'effroi. On me pressait de faire un choix, j'hésitais sans cesse; et l'on m'accusait de coquetterie, quand il est vrai que je n'étais coupable peut-être que de trop de timidité.

Mon frère avait pour ami M. de Senneterre, homme de beaucoup de mérite, d'un grand nom, et dont la fortune, d'ailleurs peu considérable, était encore grevée de dettes assez fortes, que son père avait laissées en mourant. L'intimité qui régnait entre lui et mon frère était telle, que M. de Senneterre se trouvait le seul homme près duquel ma belle-sœur et moi nous fussions hors de toute cérémonie. Avec un esprit cultivé, une figure mâle, une tournure très noble, il avait tant de bonhomie, que nous le traitions comme un parent pour qui rien n'était caché. Ajoutez qu'il aimait depuis longtemps une femme charmante, que ses parens avaient forcée d'épouser un vieillard, et qui, devenue veuve, n'attendait que le temps prescrit par la bienséance pour couronner son amour; que cette femme était de notre société, et vous ne serez pas étonné que ma belle-sœur et moi eussions pris l'habitude de regarder en frère un des plus beaux cavaliers de Paris. Souvent aussi il me sollicitait de former un engagement; nous passions en revue tous mes courtisans, il riait des remarques que je faisais sur leur caractère, m'accusait d'être trop difficile, et me prédisait gaîment que je finirais comme la fille dont parle le bon La Fontaine. Avec la même gaité, je me moquais de sa prédiction, en l'assurant que je me déciderais lorsque je trouverais un homme qui lui ressemblât, ou que, dans l'impossibilité, j'attendrais à mon tour qu'il devint veuf.

Je le dis aujourd'hui où je pourrais, sans rougir, convenir du